

La découverte de l'Amérique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 46

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190034>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tantôt l'accommodation variée des restes. Et tandis que nos futures mères de famille apprennent avec une fiévreuse émulation les arts d'agrément, pas une ne songe qu'elle aura un ménage à diriger, une cuisine à surveiller, un mari qui pourra apprécier ses talents sur le piano, mais qui, à coup sûr, appréciera beaucoup aussi une bonne cuisine, variée et conduite avec ordre et économie.

M. Maillard n'a que 8 élèves, et tandis qu'à la Chaux-de-Fonds on se disputait les cartes d'admission à ses cours, à Lausanne, ils sont presque inconnus et complètement délaissés. Serait-ce que nous avons moins besoin que nos confédérés de Neuchâtel de femmes simples, pratiques, pouvant au besoin mettre la main à la pâte et toujours habiles à diriger et à conseiller leur cuisinière ?

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Car. GRATINUS, stud. phil.

Escargots.

Le moment approche où les amateurs d'escargots vont se régaler de ce mets favori ; aussi pensons-nous les intéresser par quelques particularités sur ces animaux.

L'escargot *sue* sa maison comme l'écrevisse *sue* son bouclier, et il tient tellement à sa demeure que l'habitant et le logis ne font qu'un. On ne saurait pousser plus loin l'amour de la propriété.

« J'ai coupé la tête à des escargots, écrivait Voltaire à M. d'Argenson, et leur tête est revenue au bout de quinze jours ! »

Dans une lettre à M^{me} du Deffant, il dit encore : « J'ai peine à en croire mes yeux ; je viens de voir des escargots, à qui j'avais tranché le cou, manger au bout de trois semaines ! »

L'auteur de *Candide* avait raison de s'étonner. C'est avec une désinvolture vraiment surprenante que ce mollusque reproduit les parties mutilées de son corps. Il « pousse » une tête comme un arbre pousse une branche. Mais voici qu'une odeur réjouissante envahit la maison et j'entends Suzanne qui met le couvert. Je vais, ne vous déplaît, déjeuner d'un plat d'escargots « à la parisienne. »

La première condition, pour qu'ils soient bons, est de les laisser jeûner au moins pendant un mois, en les enfermant dans un vase quelconque, placé dans un lieu frais mais pas trop humide. Au bout de ce temps, on les met dans un chaudron rempli d'eau bouillante, à laquelle quelques personnes ajoutent un peu de cendre, et on les fait cuire pendant vingt minutes. Cela fait, on les retire de leur coquille ; on leur enlève un petit intestin ; on les lave à plusieurs eaux ; on les remet dans une nouvelle eau fraîche et salée ; on leur fait jeter quelques bouillons ; on les retire et on les fait égoutter. Puis, on nettoie parfaitement les coquilles, — qui peuvent servir cinq ou six fois, — et l'on prépare une farce composée de sel, poivre, champignons, persil, échalottes, ail, le tout haché très fin et mélangé d'un peu de mie de pain et d'une quantité suffisante de beurre. On met alors un peu de cette farce dans chaque coquille et un escargot qu'on recouvre avec

de la farce. On les range dans un plat qui peut aller au feu et dans lequel on aura mis un demi-verre de vin blanc, puis on le met au four pendant un quart-d'heure et on sert.

Il se consomme aujourd'hui une quantité considérable d'escargots. On en mange énormément pendant le Carême, à Vienne, en Autriche, où on les reçoit surtout du canton d'Appenzell.

« Huitre de Champagne » et « moule de Bourgogne », tels sont les glorieux sobriquets que la reconnaissance populaire a donné à l'escargot. A Naples, l'escargot « à la sicilienne » fait une concurrence honorable au macaroni ; en Suisse, on l'engraïsse avec art dans des escargotières ; à Carcassonne, on le cultive en grand pour l'expédition jusqu'à Paris.

Vers la fin de l'été, on réunit les escargots dans de petits parcs humides et frais, bien ombragés, parfumés de thym, de menthe, de cerfeuil, de toutes sortes de plantes aromatiques. Une bordure de sciure de bois et d'épines sèches clôt le parc, s'oppose aux évasions, maintient les fuyards en place. Dans le parc, de la mousse et des feuilles où l'escargot va s'engourdir béatement quand vient l'hiver, après avoir muré l'entrée de sa coquille avec la matière calcaire que sécrète son corps. C'est lorsqu'il se croit en sûreté, ayant fermé sa porte, qu'on le capture, qu'on l'emballa, qu'on l'expédie. Il se réveillera à Londres ou à Paris, pour entrer dans le four. En se faisant son propre prisonnier, il se voue lui-même à la matelote et à la Tartarin.

Très friands d'escargots, surtout des incomparables escargots d'Illyrie, les Romains cultivaient ce savoureux mollusque plus de deux mille ans avant nous. Dans de grands parcs entourés d'eau de tous côtés et arrosés sans cesse, des milliards d'escargots prospéraient, grossissaient, engraisaient pour le délice des patriciens et des Césars, qui les savouraient sur des grils d'argent ou d'or.

La découverte de l'Amérique.

Dans une école de jeunes Anglaises, on avait donné ce sujet de composition française : « Comment Christophe Colomb découvrit l'Amérique, » et voici le travail de l'une de ces *misses* :

« Colomb était un homme qui savait faire tenir des œufs sur la table. Un jour, le roi d'Espagne lui dit :

— Saurais-tu découvrir l'Amérique ?

— Oui, dit Colomb, si tu me donnes un vaisseau.

Il eut son vaisseau et fit voile du côté où il pensait que se trouvait l'Amérique. Les matelots commençaient à se plaindre, déclarant qu'ils ne croyaient pas qu'il y eût un tel endroit que l'Amérique. Mais après de longs jours, le pilote vint lui dire :

— Colomb, je vois la terre !

— C'est l'Amérique !... s'écria Colomb.

En approchant davantage, il voit le pays couvert d'hommes noirs. Colomb leur crie :

— Est-ce ici l'Amérique ?

— Oui, répondent-ils.

Alors, lui :

- Je suppose que vous êtes des nègres ?
 — En effet.
 Puis le chef de ceux-ci de lui dire :
 — Je suppose que tu es Christophe Colomb ?
 — Juste ! Tu l'as deviné.

Alors, le chef, se tournant vers les siens :

- Mes amis, il n'y a pas à se le dissimuler, nous sommes découverts ! »

(*Etrennes fribourgeoises.*)

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

II

La baronne se trompait, Mlle Thérèse était experte dans les travaux de couture et faisait toutes ses affaires elle-même, même celles de sa mère ; mais quelquefois le ruban, le piquet de fleurs ou le nœud de velours venait à manquer.

— Lucrèce va rire en face d'une maîtresse ainsi affublée, se disait la baronne, ne remarquant ni la beauté réelle, ni le charme tout particulier, si discret et si sympathique, de la jeune fille. Une demoiselle de boutique, ah ! et encore, un vrai petit trottin ; on me l'avait cependant bien recommandée. Dieu merci, reprit-elle à haute voix, ma fille n'a pas besoin de brevets, elle n'en passera aucun. Sa dot est prête, et c'est tout ce que les maris exigent. Je demande, moi, tout simplement quelque perfectionnement dans une instruction légèrement négligée.

— Je me conformerai à vos désirs, madame, bien que les brevets aient quelquefois leur utilité.

— Sans doute... pour quelques jeunes personnes.

L'institutrice réprima une rougeur subite.

— On ne sait jamais, dit-elle ; moi aussi, madame, comme beaucoup d'autres qui n'ont plus rien à leur entrée dans la vie, j'avais trouvé dans mon berceau quelques jolies espérances.

— Ah ! vous avez été riche ? dit la baronne, adoucissant le ton de sa voix.

— Mon père avait quelque fortune.

— Et il l'a mangée ; cela arrive quelquefois chez les pères ; heureusement ma fille n'a pas cela à craindre. Vous vous nommez M^{lle} Thérèse Maignan. On m'a du reste assuré que vous apparteniez à une excellente famille. On m'a dit surtout beaucoup de bien de vous, mademoiselle. — Décidément, elle se faisait à la toilette ou plutôt ne la regardait plus ; elle avait été riche. — Qu'enseignerez-vous à ma fille ?

— Mais... madame, le peu que j'ai appris moi-même, ce qui est usuel d'abord et, si vous le désirez, les premiers éléments des sciences physiques et naturelles, quelques notions de littérature, ensuite la physiologie, la morale.

— Oh ! je vois ce que vous voulez me faire, de ma Lucrèce si simple, si bonne fille, une savante, c'est-à-dire une pédante.

— Je ne me conformerai d'abord, madame, qu'à ce que vous m'ordonnerez, mais je ne suis pas moi-même pour l'instruction trop étendue chez les jeunes filles. A Sévigné, on ne fait que des femmes du monde, on y reçoit une instruction sérieuse, mais sans but pratique et déterminé ; à Paris, c'est au lycée Fénelon qu'on prépare les élèves pour l'école normale supérieure de Sèvres et qu'on se ménage des licenciées et des agrégées pour l'avenir.

— Des sottes et des déclassées.

— Si j'avais suivi cette voie, pensa la jeune fille, je serais professeur dans un lycée, soit à Paris ou en pro-

vince, directrice peut-être, et mon indépendance serait assurée à jamais, tandis que...

Elle n'acheva pas : la petite baronne, tout comme Jean-Jacques ou l'évêque de Cambrai, expliquait ses idées sur l'éducation des filles.

— Le moins d'instruction possible, afin de ne rien faire perdre à la femme de ses charmes et de ses qualités physiques. Le rôle de la femme est de plaire, je ne lui en connaît point d'autres, et une femme qui parle latin fait fuir les hommes qui ne parlent qu'hébreu ou volapuck.

— Oh ! madame, on ne nous enseigne le latin dans les cours supérieurs qu'au point de vue de l'étymologie de la langue.

— En fait de langue, pas d'allemand, on est trop laid quand on le parle ; un peu d'anglais, si vous voulez. Vous pianotez ?

— Mais, madame, je suis musicienne.

— Parfait. Alors vous ferez faire beaucoup de piano à ma fille, surtout de la musique de danse, ça plaît beaucoup dans les salons ; vous pouvez donner des leçons de chant ?

— Ce n'est pas ma spécialité, mais j'ai quelques notions.

— Cela suffira ; ce que je veux, c'est qu'elle soit au courant de ce qui se joue et se chante.

— C'est que moi-même...

— Vous vous y mettez. Vous dansez ?

— Non, madame.

— C'est fâcheux : je serai obligée alors d'avoir un professeur de danse à part. La danse est urgente et l'enfant ne peut s'en passer. Elle se passerait plutôt, n'est-ce pas, des éléments de mathématiques et de grammaire. Vous comprenez cela ?

(*A suivre.*)

Coumeint quiet quand on vâo bailli n'estiusa, faut que le sâi bouna.

Quand l'est qu'on n'a pas la concheince tranquilla, quand bin n'est pas po oquiè dè bin crouïo, on est coumeint clliào que sè vont fèrè trairè on marté, qu'ont prâo coradzo quand sont tsi leu et que la deint l'âo fâ bin mau ; mâ que sont conteints dè trovâ on estiusa po ne pas teri la senaille tsi lo dentistire.

Eh bin, on est ti on pou dinsè quand on a oquiè su la concheince et qu'on reincontrè cauquon avoué quoui on a z'u on petit pou too. On preind on outro tsemin s'on pâo s'esquivâ dè lo reincontrâ ; âo bin s'on lo vâi veni, on fâ seimblant d'avâi âobliâ oquiè, et on sè revirè. Enfin quiet, on est pas à se n'êse.

L'est onco lo mémo affèrè s'on restè trào tard pè lo cabaret. Quand on sè réduit et que faut retrovâ la fenna, l'est lo diablo ; kâ le ne manquè pas dè vo fèrè 'na forta salarda ; et quand bin vo n'âi pas féo on crimo, ne fâ rein ; l'est adé eimbéteint d'étrè bramâ, surtot quand on cheint qu'on n'est pas dein son drâi. On iadzo que la niéze est einmodâie, cein ne fâ pe rein ; on est bon po repondrè ; mâ on appriyandé adé po lo momeint iô on arrevé ; kâ on ne sâ pas trào coumeint on vâo étrè reçu et ni què repondrè s'on vo dit : dè iô soo-tou, et porquîè restè-tou tant tard ?

Eh bin ! l'est dinsè qu'étâi l'autro né Louis à la Françoisè. L'avâi pédzi pè lo cabaret tant qu'à on-j'âorès, et cein l'eimbétâvè rudo dè rabordâ sa fenna asse tard què cein, kâ la pernetta avâi bouna pince. Assebin arrevâ à l'hotò, lo gaillâ trait sè chòquès po